



DANIÈLE LUOWIS

## Lucienne Lanaz: «Chercher l'équilibre entre ce qu'on a dans le bide, le cœur, la tête»

Chez Lucienne Lanaz, même la sonnette fait son cinéma. C'est donc sur le signal d'une sirène dramatique que je fais mon entrée sur sa scène de Grandval, une entrée qui reste pourtant relativement discrète: toutes les lumières sont sur Lucienne, qui se prête à la séance photos avec Danièle. J'ai un peu les chocottes de rencontrer une star ce matin; tout de suite elle m'arrête: «Je suis connue d'accord, mais si j'étais une star, je gagnerais ma croûte!» La voilà, la Lucienne (j'ai envie de dire la Lucienne qu'on aime, parce que je ne crois pas qu'on puisse faire autrement): authentique, percuteuse, et tendre. Elle éclate de son rire tonitruant, rire qui ponctuera d'ailleurs spontanément notre entretien. «J'ai un sale caractè-

re, qui m'a sauvé. Je suis tombée pas mal de fois et me suis relevée comme un soldat de plomb. Si j'avais été môle, j'aurais vraiment mal tourné.» Elle le dit aussi, même si elle n'en a pas besoin tant elle l'incarne, qu'elle a «le cœur au bon endroit». On en rigole même, Lucienne la cinéaste humaniste à laquelle on reproche parfois de mettre trop d'amour dans ses documentaires. «Aujourd'hui on accepte l'émotion dans la fiction, mais on préfère que le documentaire ne touche pas trop à l'intime... Sans tricher je peux dire que mes films ont un succès public indéniable. Et même si je ne touchais que deux ou trois personnes, je serais déjà contente. Et j'adore les accompagner à la rencontre des spectateurs!» Rompue aux partages d'histoires, celles des autres mais aussi la sienne – elle me dira qu'elle

pourrait en raconter pendant des heures – cette pétaradante fée de la bobine gère notre séance avec structure. Son fil est seulement rompu parfois par les pies et les moineaux qui, elle s'offusque, sont d'un sans-gêne dans le microcosme de son jardin. Mais prenons aux volatiles voleurs notre fil. Prise dans la bobine du cinéma jeune adulte, Lucienne aime montrer la vie dans sa pluralité. «Ce qui me touche moi: des gens simples ou un peu extraordinaires, des gens qui luttent.» À son tour elle-même touche, et se retrouve sujet d'un documentaire sur son parfois rude et riche parcours. *L'incroyable Lulu*, c'est le film qui lui est consacré et qui met en images ce script, cette «Mon histoire» qu'elle m'a aujourd'hui partagée, avec générosité.

JULIE SEURET

### MES REPÈRES

**1952**, mon entrée en maison de rééducation. Une révolte totale. Je foutais le camp par la fenêtre.

**1961**, la naissance de Gérard.

**1974**, mes premiers pas dans le monde du cinéma avec Marcel Leiser.

**1994**, le mariage avec Willy, ça, c'est important!

**2021**, la sortie du film *L'incroyable Lulu*. Être de l'autre côté de la caméra? Ça n'a rien changé!



Premier jour d'école, en 1944.

«Avoir des milliards je me demande à quoi ça sert, à part jouer au Monopoly.»



Paysage brésilien issu du film sur Dona Anna.



Je manifeste à Delémont avec Luc Bron et Willy.



Cuba Callejon Hammel, un film sur le peintre muraliste du Salvador.

### MON REGARD SUR L'ACTUALITÉ

#### Urgence climatique

*J'ai souci. Une lutte nécessaire et je compte sur les jeunes pour mettre de l'ordre dans ce que les vieux ont foutu en l'air.*

#### Violences en milieu scolaire

*Juste horrible. S'il y a des responsables à trouver, il faut chercher chez les parents et dans l'éducation qui est donnée. Les enseignants, je les plains.*

#### Féminisme

*J'aime les hommes et mon féminisme est vague et éclectique. Je lutte*

*pour l'émancipation et l'égalité. J'ai toujours eu le caractère féministe: je ne crois pas que c'est la tête qui décide de ce que l'on est ou pas.*

#### Guerre en Ukraine

*Je pense à contre-courant. Il faudrait aller au fond des choses historiques. Les médias restent mainstream.*

#### Système de santé essoufflé

*Le système de santé devient de moins en moins social. On met sciemment tout sur l'autel du commerce, du fric. On démolit l'État social et on retourne au Moyen-Âge.*

«Il y a tout un éventail de choix entre la pute et la mère, entre l'artiste et la bourgeoise... Trop de possibilités!»

### ÊTRE ENFANT

Je suis née à Zurich de parents romands, en 1937. Ma maman, Neuchâteloise, bourgeoise déchue, faisait des chapeaux. Mon père, Valaisan, chevrier d'abord, travaillait dans un hôtel. Puis il s'est autoproclamé tailleur. Il était gauchiste, anarchiste, très spécial. On habitait le quartier ouvrier, celui des laissés-pour-compte, dans un appartement deux pièces en fait assez luxueux. Construits par des assurances, ces gros blocs étaient les premiers HLM: on avait l'eau chaude, une baignoire, un chauffage. Mes parents ont divorcé. Moi j'étais une fille rebelle, avec une éducation très libre; selon la logique de l'époque, j'ai mal tourné. J'ai eu un ami à 13 ans et demi, ce qui fait qu'on a dit de moi que j'avais tendance à la prostitution, et qu'on m'a mise dans une maison de rééducation, en semi-liberté, pendant trois ans. On m'a fait faire un apprentissage de commerce qui me faisait vraiment ch... et j'ai rien foutu. Puis la nouvelle directrice de cette maison, Anne-Marie, m'a fait confiance: elle

m'a fait porter malade pendant trois semaines pour que je puisse tout rattraper et passer mon examen. Mon père a perdu sa paternité, ma mère sa maternité. Mais cela n'a pas empêché qu'on passe, elle et moi, une belle vieillesse ensemble.

### SE (RE)TROUVER

À 18 ans j'étais employée de commerce, j'avais mon petit appart, j'étais complètement indépendante, et j'ai rencontré mon premier mari. Je rêvais d'un mariage bourgeois, d'avoir six enfants, de ne plus être seule, moi qui avais souffert d'être fille unique. Au final je n'ai eu qu'un gamin, Gérard, et j'ai vécu pendant dix ans avec un mari qui avait deux femmes. Mais j'ai pu m'émanciper et me retrouver pendant ce temps-là; rattraper la littérature, fréquenter les musées et les artistes, essayer de nombreuses activités créatives... et j'ai fait un brevet pour enseigner l'éducation physique. Mon premier mari a décidé d'aller vivre avec l'autre femme quand notre fils a eu 10 ans. Il était un bon père,

mais ne payait pas pour son fils, j'aurais dû travailler à 100% pour pouvoir en parallèle l'élever. Alors j'ai préféré que Gérard aille vivre avec son père. Il est arrivé qu'on me traite pour cette raison de mère indigne.

### EMPOIGNER LA CAMÉRA

Je suis partie un an comme prof de ski dans le Vermont, aux États-Unis; à mon retour, j'ai su qui j'étais et ce que j'avais dans le ventre. C'est la rencontre avec Marcel Leiser, cinéaste, qui m'a ouverte à l'art du cinéma. D'abord je l'aidais, il ne me laissait pas toucher à l'artistique. Puis on a fait un premier film ensemble, sur ma mère; ensuite j'ai œuvré seule, et je n'ai plus arrêté. J'ai connu Isa Hesse, la belle-fille d'Hermann, une des premières à faire des films expérimentaux, une pionnière de la vidéo. Une femme formidable qui m'a encouragée à continuer, m'a emmenée en voyage, m'a fait découvrir les maisons de femmes, m'a ouverte au féminisme (avant elle je rêvais encore du prince char-

mant et des six enfants). Comme je ne gagnais pas ma croûte avec ça, je faisais encore employée de commerce.

### DIRIGER UN ORCHESTRE

J'ai aussi collaboré au Festival de cinéma de Nyon (qui s'appelle aujourd'hui Visions du Réel) et j'ai rencontré mon mari Willy. J'ai travaillé pour le Festival de Locarno, j'ai fait des traductions instantanées en Allemagne et à Soleure, sur des longs métrages comme costumière et accessoiriste... Et j'ai été encouragée à continuer à faire des films de mon côté par une célébrité. Je n'ai fait que deux films de commandes, quelques-uns aussi pour des ONG. Le cinéma est un médium social: on gère des gens, on fonctionne en équipe, je me sens comme une cheffe d'orchestre. On peut qualifier mon cinéma d'humaniste. Je ne vise pas le blockbuster, je m'en fous complètement! Je cherche un sujet, j'écris, je cherche de l'argent et je dirige. Je ne touche plus trop à la technique. Et le tournage, c'est du plaisir!



